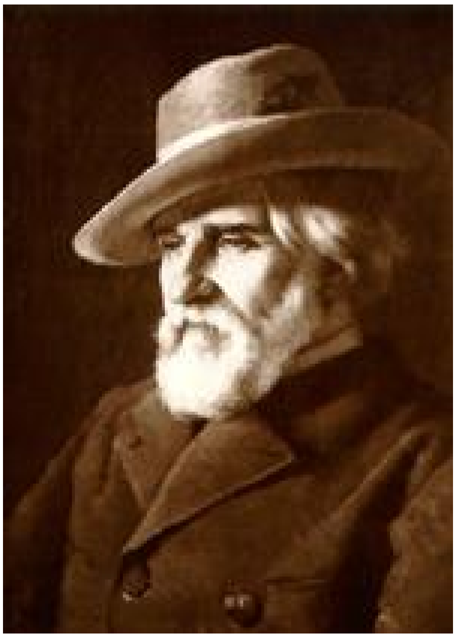
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Ivan Sergueïevitch Tourgueniev

UN RÊVE

(1876)

Table des matières

I

JE vivais alors avec ma mère dans une petite ville maritime, et venais d'avoir dix-sept ans. Ma mère n'en avait pas trente-cinq — elle s'était mariée très jeune. Mon père était mort, comme j'entrais dans ma septième année, mais je me souvenais fort bien de lui.

Maman était une blonde, de faible taille, avec un visage agréable, mais toujours triste, une voix lasse et sourde, des gestes timides. Autrefois, elle avait été célèbre par sa beauté, et depuis n'avait rien perdu de son charme, en dépit des atteintes du temps. Jamais je n'ai vu des yeux plus profonds, plus doux et plus mélancoliques que les siens, de cheveux plus fins et vaporeux, de mains plus gracieuses. Je l'adorais et elle m'aimait...

Pourtant, notre existence n'était pas des plus joyeuses ; un mal secret, immérité et incurable, semblait ronger ma mère. Et ce n'était pas la douleur d'avoir perdu mon père, qu'elle avait aimé passionnément et dont elle gardait pieusement le souvenir au fond de son cœur... Non, c'était tout autre chose, une sorte de détresse inexplicable que je pressentais confusément, mais sûrement, dès que je regardais ses yeux tendres et immobiles, ses lèvres belles et closes, marquées d'un pli amer.

Maman m'aimait, ai-je dit ; malgré cela, il arrivait qu'elle me repoussât comme si ma présence lui était devenue subitement insupportable. Je lui inspirais une véritable répulsion ; elle s'en repentait ensuite, me serrait sur son cœur, en pleurant, et me suppliait de lui pardonner. J'attribuais ces sortes d'accès à sa santé fragile, à sa douleur... N'étaient-ils pas dus plutôt à son propre caractère, à ces impulsions mauvaises, voire criminelles,

qui se faisaient jour en moi, quoique rarement ?... Je ne le crois pas, car les deux phénomènes ne coïncidaient jamais.

Ma mère s'habillait toujours en noir, comme si elle continuait de porter le deuil, mais nous vivions sur un assez large pied. Nos amis étaient peu nombreux.

II

J'ÉTAIS l'unique souci de maman, et nos deux existences faisaient corps, pour ainsi dire. Ces relations entre parents et enfants ne sont pas toujours recommandables... il arrive même qu'elles soient néfastes. Ajoutez à cela que j'étais fils unique... et la plupart des enfants qui se trouvent dans mon cas ne reçoivent pas une éducation normale. En les élevant, les parents songent trop à eux-mêmes... Cela n'est pas bon. Je n'étais ni gâté, ni aigri (deux défauts qui guettent tous les enfants uniques), mais mon système nerveux avait été ébranlé prématurément. D'ailleurs, en général, ma santé laissait fort à désirer : j'avais hérité cela de ma mère, à qui je ressemblais beaucoup, à tous les points de vue.

Je fuyais la société des garçons de mon âge, le commerce des hommes et même ma propre mère. Mes plaisirs préférés étaient la lecture, les promenades solitaires et la rêverie, surtout la rêverie ! Ne me demandez pas à quoi je rêvais, car je ne saurais vous le dire. Quelquefois, il me semblait que je me trouvais devant une porte à moitié close, derrière laquelle il se cachait des mystères insondables... J'étais là, inquiet, frissonnant, me demandant ce qu'il y avait de l'autre côté... je n'osais point franchir le seuil... J'attendais... J'attendais encore et toujours, ou bien... je m'endormais.

Si j'avais eu la moindre inclination poétique, je me serais certainement mis à écrire des vers ; si j'avais été dévot, je me serais fait moine... Je n'étais ni l'un ni l'autre, c'est pourquoi je continuais de rêver — et d'attendre.

III

JE vous ai signalé déjà qu'il arrivait que je m'endormisse sous l'influence de rêveries confuses. Je dormais beaucoup, en général, et les rêves jouaient, dans mon existence, un rôle considérable : j'en faisais presque chaque nuit. Je ne les oubliais jamais, leur attribuais un sens secret et prophétique, tâchais de me les expliquer. Il y en avait qui revenaient régulièrement, et cela me surprenait toujours. Un de mes songes, surtout, me troublait plus que les autres. Je marchais le long d'une ruelle étroite et mal pavée, encadrée de maisons vétustes, à toits pointus. J'étais à la recherche de mon père, qui n'était pas mort et se cachait dans une de ces étranges bâtisses. Je pénétrais sous un porche bas et sombre, traversais une courette encombrée de planches et de bûches et entrais enfin dans une sorte de mansarde, chichement éclairée par deux lucarnes rondes. Mon père se tenait debout au milieu de la pièce, vêtu d'une robe de chambre, et fumait la pipe. Mais il ne ressemblait nullement à mon vrai père : il était grand, maigre, brun, avec un nez aquilin, des yeux sombres et perçants, âgé de quelque quarante ans. Il m'en voulait de l'avoir retrouvé, et moi, de mon côte, je n'étais nullement heureux de la rencontre : je n'éprouvais qu'un sentiment de surprise, voire de stupéfaction. L'homme se détournait de moi et commençait à grommeler quelque chose, en arpentant la pièce à pas menus... Ensuite, il s'éloignait petit à petit, sans s'arrêter de grommeler et en jetant des regards en arrière, par dessus l'épaule... Les murs de la pièce s'écartaient et se fondaient dans un brouillard... Effrayé à l'idée de perdre mon père encore une fois, je courais derrière lui, mais ne le voyais plus, bien que j'entendisse toujours son ronchonnement irrité, un ronchonnement grognon... Mon cœur se serrait, je me réveillais et n'arrivais pas à me rendormir... Tout le jour suivant, je pensais à ce

rêve et ne lui trouvais évidemment pas d'explication satisfaisante.

IV

AU mois de juin, notre petite ville connaissait toujours un regain d'animation : de nombreux navires venaient accoster au port, et des visages inconnus circulaient dans les rues. Je me promenais volontiers le long du quai, devant les restaurants et les hôtelleries, examinant les visages des matelots et des visiteurs d'outre-mer, installés à l'ombre des rideaux de toile et buvant à petites gorgées la bière qu'on leur servait dans des chopines d'étain.

Au cours d'une de ces promenades, un homme, assis à la terrasse d'un café, attira irrésistiblement mon attention. Il se tenait immobile sur sa chaise, les bras croisés sur sa poitrine, drapé dans une longue houppelande noire, coiffé d'un chapeau de paille. Des mèches de cheveux rares et frisés descendaient bas sur son front, presque au niveau du nez ; ses lèvres se crispaient sur l'embouchoir d'une courte pipe. Sa silhouette, ses traits, son teint jaunâtre, basané, tout cela me sembla tellement familier que je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant lui et de me demander qui il était, où je l'avais déjà vu. Ayant senti mon regard peser sur lui, il leva ses yeux sombres et perçants... J'étouffai un cri...

Cet homme était mon autre père, celui que je cherchais en rêve !

Je ne pouvais pas me tromper, car la ressemblance était vraiment trop frappante. Sa houppelande elle-même évoquait par sa couleur et ses plis la robe de chambre dans laquelle il m'était apparu.

« Est-ce que je ne dors pas ? » me demandai-je… Non… Il fait jour, la foule des passants gronde autour de moi, le soleil brille haut dans le ciel bleu… Et cet être n'est pas un fantôme, mais un homme comme moi.

J'avisai un guéridon vacant, m'y attablai, commandai une chopine de bière et des journaux et me mis en faction.

V

AFIN de mieux observer mon étrange voisin sans attirer son attention, je me cachai derrière mon journal.

L'homme ne bougeait presque pas, relevant à peine, de temps en temps, sa tête pesante qui retombait aussitôt sur sa poitrine. Il avait l'air d'attendre quelqu'un... Je regardais toujours, je le buvais des yeux... Par moments, il me semblait que j'étais le jouet de mon imagination et qu'il n'y avait point de ressemblance réelle entre cet individu et mon « autre père »... Mais non, il suffisait qu'il fît un geste ou tournât légèrement la tête pour que je le reconnusse et étouffasse un nouveau cri de stupéfaction.

Il finit par s'apercevoir de mon indiscrétion, me regarda d'abord avec surprise, puis avec dépit, fit mine de se lever et laissa choir sa canne, qu'il avait appuyée à son guéridon. Je me précipitai, pour la ramasser et la lui rendre. Mon cœur battait à rompre.

Il me remercia avec un sourire forcé, approcha son visage du mien, leva les sourcils et entrouvrit les lèvres comme si quelque chose l'avait intrigué.

« Vous êtes très poli, jeune homme, fit-il d'une voix brusque, nasale et criarde. Cela est rare, de nos jours. Permettez-moi de vous féliciter : je vois que vous avez reçu une excellente éducation. »

Je ne sais plus ce que je lui répondis, mais la glace était rompue. J'appris qu'il était un compatriote, récemment revenu d'Amérique où il avait vécu de longues années et où il comptait

repartir. Il me déclara qu'il était le baron de… je ne me rappelle plus de quoi, et d'ailleurs je l'entendis mal, sur le moment. Semblable à mon « autre père », il terminait tous ses propos par une sorte de grognement indistinct.

Le baron désira connaître mon nom… En l'entendant, son visage exprima de nouveau la plus vive surprise. Ensuite, il me demanda si je me trouvais depuis longtemps dans cette ville et avec qui j'habitais. Je lui répondis que je vivais avec ma mère.

« Et monsieur votre père ?

— Mon père est mort depuis longtemps. »

Là-dessus, il s'informa du nom de baptême de ma mère, éclata d'un rire gêné, s'excusant aussitôt et m'expliquant qu'il ne fallait pas faire attention à cela, que c'était un tic rapporté d'Amérique et qu'en général il était un grand excentrique. Au moment de nous séparer, il exprima le désir de connaître notre adresse. Je la lui donnai.

VI

LE trouble qui m'avait envahi au début de notre entretien avait fini par se dissiper ; à présent, j'étais surpris de le connaître, sans plus. Certes, je n'aimais pas le petit sourire narquois qui errait au coin des lèvres de M. le baron, quand il me posait des questions, ni ses yeux inquisiteurs qui me perçaient comme des vrilles... Il y avait, en même temps, dans son regard, quelque chose de cruel et de protecteur... quelque chose d'effrayant. Ce regard-là, je ne l'avais jamais vu en rêve.

Curieux visage que le sien : usé, défraîchi, fatigué et jeune pourtant, désagréablement jeune ! En outre, mon « autre père » ne portait pas au front la cicatrice profonde qui barrait celui du baron et que je n'avais pas remarquée au début de notre conversation.

À peine avais-je eu le temps d'indiquer à ma nouvelle connaissance le nom de notre rue et le numéro de la maison qu'un grand nègre, enveloppé dans une cape, qui lui dissimulait tout le bas du visage, s'approcha, par-derrière, de mon voisin et lui toucha l'épaule. L'autre se retourna en murmurant :

« Ah ! ah ! Enfin ! »

Puis il me salua d'un léger signe de tête et disparut à l'intérieur de l'établissement, avec le nègre.

Je résolus d'attendre son retour : non pas pour lui parler (je ne savais même plus quoi lui dire), mais pour vérifier mon impression première. Une demi-heure passa, puis une heure... Point de baron... Je partis à sa recherche, traversai tous les sa-

lons, mais ne le trouvai nulle part : il avait dû partir depuis longtemps, avec son nègre, par la porte de derrière.

Souffrant d'un léger mal de tête, je décidai de prendre l'air et longeai le quai jusqu'aux frondaisons du parc municipal, planté là depuis quelque deux siècles. Après avoir erré près de deux heures sous les grands platanes, je revins chez moi.

VII

À PEINE avais-je franchi le seuil du vestibule que notre servante se précipita à ma rencontre, la mine toute défaite. Je me doutai qu'un malheur était arrivé en mon absence...

Effectivement, une heure auparavant, ma mère, qui s'était enfermée dans sa chambre, avait poussé un grand cri, et la servante, aussitôt accourue, l'avait trouvée étendue sur le parquet, sans connaissance. Au bout de quelques minutes, maman était revenue à elle, mais avait été obligée de se mettre au lit. À présent, elle avait un air étrange et effrayé, ne parlait pas, ne répondait à aucune question, regardait autour d'elle et frissonnait.

Le médecin, appelé d'urgence par notre jardinier, prescrivit une potion calmante. À lui non plus, maman ne voulut rien dire. Le jardinier prétendit avoir vu, quelques secondes après le cri de ma mère, un homme qui traversait en toute hâte le parterre de fleurs et se dirigeait vers le portail. (Nous logions dans une maisonnette à un étage, dont les fenêtres donnaient sur un assez vaste jardin.) Il n'avait pu distinguer ses traits, mais l'homme était grand, maigre, portait un chapeau de paille enfoncé sur les yeux et une redingote à longues basques...

« C'est le baron ! » pensai-je aussitôt.

Le jardinier l'avait poursuivi, mais n'avait pas réussi à le rejoindre, d'autant plus que la servante l'avait appelé pour l'envoyer chez le médecin.

J'entrai dans la chambre de ma mère. Elle était étendue sur son lit, plus blanche que l'oreiller où reposait sa tête. Elle me reconnut, sourit faiblement et tendit la main. Je pris place à son

chevet et lui demandai ce qui lui était arrivé. Pour commencer, elle ne voulut rien répondre, mais comme j'insistais, elle confessa avoir vu quelque chose qui l'avait terriblement effrayée.

« Quelqu'un est-il entré ici ? m'informai-je.

— Oh ! non, protesta-t-elle, mais j'ai cru voir... un fantôme... »

Elle se tut et se couvrit les yeux avec les mains. J'eus envie de lui révéler tout ce que le jardinier m'avait appris, de faire le récit de ma rencontre avec le baron... Je ne sais pourquoi, les paroles s'arrêtèrent au bord de mes lèvres. Néanmoins, je ne pus m'empêcher d'observer que les fantômes n'avaient généralement pas l'habitude de circuler en plein jour...

« Oh ! laisse-moi, murmura-t-elle, ne me torture pas... Un jour, tu sauras tout... »

Elle se tut de nouveau. Ses mains étaient glacées, son pouls rapide et irrégulier. Je lui fis prendre sa potion et me mis à l'écart, pour ne plus la déranger.

Elle resta couchée, jusqu'au soir, immobile et silencieuse. Parfois, elle soupirait, ouvrait les yeux et les refermait, effrayée.

Nous nous demandions tous ce qui lui était arrivé.

VIII

À LA nuit tombante, ma mère fut prise d'un léger accès de fièvre et me renvoya, mais, au lieu de me retirer dans ma chambre, je résolus de coucher sur un divan, dans la pièce voisine. Tous les quarts d'heure, je me levais, m'approchais de sa porte à pas de loup et écoutais... Un silence de mort. Néanmoins, je doute fort que maman eut fermé l'œil cette nuit-là.

Le matin, de bonne heure, je me présentai chez elle ; son visage était enflammé et ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

L'après-midi, elle parut aller mieux, mais au soir, la fièvre remonta de plus belle.

Jusque-là elle avait gardé un mutisme obstiné ; tout à coup, elle se mit à parler d'un ton saccadé et haletant. Ce n'était pas du délire, car ses propos avaient un sens, bien qu'ils manquassent de liens logiques. Un peu avant minuit, elle se souleva brusquement sur son oreiller (je me tenais assis à son chevet) et se lança dans une longue confession. Pas une seule fois elle ne me regarda ; de temps à autre, elle buvait une gorgée d'eau, reposait le verre d'un geste énervé, agitait faiblement les mains... Parfois aussi, elle s'arrêtait, faisait un effort sur elle-même et reprenait le fil de son récit... Et j'avais l'impression qu'elle parlait dans une sorte de rêve, comme si elle ne s'était pas rendue compte de ce qu'elle faisait, comme si quelqu'un d'autre s'était substitué à elle ou l'avait forcée â sortir de son mutisme.

IX

— Écoute bien ce que je vais te dire... Tu n'es plus un enfant, et il est temps que tu saches tout... Autrefois, j'avais une grande amie... Elle épousa un homme dont elle était passionnément amoureuse, et ils vécurent heureux. Dès la première année de leur union, ils résolurent de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour quelques semaines, afin de se divertir un peu. Descendus dans un grand hôtel, ils passèrent toutes leurs soirées au théâtre ou au bal. Mon amie était assez bien faite de sa personne, on la remarquait et les jeunes gens lui faisaient la cour, un jeune homme surtout... un officier. Il la suivait comme son ombre et partout où elle allait, la jeune femme sentait peser sur elle le regard de ses yeux noirs, cruels, épineux. Jamais il ne chercha à lui être présenté, ni à lui adresser la parole, se contentant de la fixer avec une insolence narquoise.

Lasse de supporter cette singulière persécution, mon amie se mit à supplier son mari de partir, car les plaisirs de la capitale ne la tentaient plus.

Un soir, elle resta seule, pour la première fois, son époux s'étant laissé entraîner dans un club par un groupe d'officiers du même régiment que l'homme aux yeux cruels... D'abord, elle décida d'attendre le retour de son compagnon, puis, voyant qu'il tardait, elle renvoya sa camériste et se mit au lit... Tout à coup, elle fut envahie par une étrange sensation de frayeur et commença à grelotter de tous ses membres. Elle avait cru percevoir un bruit léger derrière le mur, comme un chien qui gratterait à une porte. Elle tourna les yeux. Une veilleuse clignotait dans l'angle opposé ; tous les murs étaient couverts d'étoffe... Subitement, le tissu remua, se souleva, se déplaça... Et l'homme aux yeux cruels parut sortir du mur, tout de noir vêtu !

Elle voulut crier, mais pas un son ne sortit de sa gorge, paralysée par la terreur. L'homme bondit sur elle, comme un fauve, et lui jeta quelque chose sur la tête, quelque chose d'étouffant, de lourd, de couleur blanche... Que s'est-il passé ensuite ?... Je ne m'en souviens plus... je ne me souviens plus de rien !... Cela ressemblait à un meurtre... Quand le brouillard se fût dissipé et que je... que mon amie eût retrouvé ses sens, il n'y avait plus personne dans la pièce. Longtemps, elle n'eut pas la force de crier... Enfin, elle poussa un hurlement strident... et tout se brouilla de nouveau...

Elle reconnut le visage de son mari penché sur elle, anxieux... Ses compagnons l'avaient retenu au club jusqu'à deux heures du matin... Il commença à l'interroger, mais elle ne voulut rien lui dire... Puis elle se sentit mal... Toutefois, restée seule dans la chambre, elle eut la force d'examiner le mur et découvrit une porte dérobée derrière l'étoffe...

Soudain, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus son alliance, une vieille relique familiale, un curieux anneau, orné de sept étoiles d'or alternant avec des étoiles d'argent.

Son mari le remarqua également et lui demanda ce qu'était devenue la bague ; comme elle ne put évidemment rien lui répondre, il crut qu'elle l'avait égarée, la chercha dans tous les coins et ne la trouva pas. Fortement affectés par les derniers événements, ils décidèrent de quitter la capitale au plus vite et se mirent en route aussitôt que le médecin eut permis à mon amie de se déplacer...

Mais imagine-toi !... Le jour même de leur départ, ils croisèrent, dans la rue, deux infirmiers portant sur un brancard un homme qui venait d'avoir eu le crâne fendu d'un coup de sabre... Et la victime n'était autre que l'étrange visiteur nocturne... On l'avait tué au cours d'une partie de cartes !

Mon amie se réfugia à la campagne, devint mère pour la première fois... vécut quelques années encore avec son mari. Il ne sut jamais rien. D'ailleurs, que pouvait-elle lui dire : elle ignorait tout elle-même...

Mais ils ne goûtèrent plus jamais le bonheur d'autrefois : un poids inexplicable, une tristesse sans nom assombrissait leur existence... Ils n'eurent pas d'autres enfants... et ce fils...

Ma mère frissonna, et cacha son visage entre ses mains.

« Dis-moi en toute franchise, reprit-elle avec une énergie redoublée, est-ce que mon amie était coupable ? Est ce qu'elle pouvait se reprocher quelque chose ? Elle était punie, mais n'avait-elle pas le droit de clamer à la face de Dieu lui-même que le châtiment était immérité ?... Pourquoi se fait-il donc qu'elle soit dévorée de remords, comme une criminelle, et qu'après de longues années son passé l'effraie encore ?... Macbeth avait tué Banco — rien d'étonnant à ce que le spectre de sa victime n'eût jamais cessé de le persécuter... tandis que moi... »

Là dessus, ses propos devinrent tellement confus que je n'y pus comprendre goutte... À présent, elle délirait ; je n'en doutais plus.

X

JE vous laisse le soin d'imaginer l'impression que me produisit la confession de ma mère. Dès les premiers mots, j'avais compris qu'elle parlait d'elle-même, et son lapsus ne fit qu'accroître cette conviction... C'était donc bien mon père qui m'était apparu en rêve, puis dans la réalité ! Il n'avait pas été tué, comme l'avait cru maman, mais seulement blessé... Il était venu la voir et s'était enfui, effrayé de sa terreur !

Soudain je compris tout : les accès de répulsion passagère que j'inspirais à ma mère, sa tristesse, notre isolement volontaire... La tête me tournait et je faisais de vains efforts pour rester calme. Une pensée surtout m'obsédait : j'étais résolu à retrouver l'homme qui était mon père ! Pourquoi ? Dans quel dessein ? J'étais impuissant à me le préciser, mais je sentais qu'il fallait que je le revoie et que cela était pour moi une question de vie ou de mort !

Le lendemain matin, ma mère sembla revenir à elle : la fièvre était tombée, et elle réussit à dormir. J'en profitai pour la confier à la garde des domestiques et de nos voisins et me mis en campagne.

XI

POUR commencer, je me rendis au restaurant où j'avais fait la rencontre du baron. Personne ne l'y connaissait et n'avait fait attention à lui : ce n'était qu'un client de passage. Le propriétaire avait bien remarqué le nègre, car sa silhouette étrange ne pouvait passer inaperçue, mais était incapable de me renseigner sur son compte et de me dire où il logeait. Ayant laissé son adresse, à tout hasard, je me mis à errer à travers les rues et le long du quai, entrant dans tous les cafés, mais nulle part je ne découvris personne qui présentât la moindre ressemblance avec le baron ou avec son compagnon !... Ignorant le nom de mon vrai père, je n'avais même pas la ressource de m'adresser à la police ; néanmoins, j'avisai deux représentants de la force publique et leur promis une forte récompense s'ils réussissaient à retrouver la trace des deux personnages que je leur décrivis de mon mieux (ma conduite ne manqua pas d'éveiller leur surprise et même leur suspicion). Je poursuivis mes investigations jusqu'au repas de midi et rentrai chez moi à bout de forces. Ma mère s'était levée ; une sorte de surprise rêveuse se mêlait à sa tristesse habituelle et me perçait douloureusement le cœur. Je passai la soirée en sa compagnie et nous ne parlâmes guère : elle fit des réussites et je regardai les cartes sans rien dire. Pas une seule fois elle ne fit allusion à sa confession, ni aux récents événements. L'on eût dit que nous étions convenus tacitement de les oublier... Maman semblait s'en vouloir d'avoir soulevé le voile... Peut-être aussi ne se souvenait-elle plus très bien de ce qu'elle m'avait révélé dans son délire et comptait sur ma générosité... Effectivement, je l'épargnais, et elle s'en rendait compte, bien qu'elle continuât à éviter de me regarder.

Toute la nuit, je ne pus fermer l'œil.

Une tempête soudaine agitait la mer. Le vent faisait trembler les vitres. Des plaintes et des ululements désespérés retentissaient dans l'air, comme si quelque chose éclatait, tout en haut, et frôlait, en gémissant, les toits des maisons. Au petit jour, je réussis enfin à m'assoupir… Tout à coup, il me sembla que quelqu'un entrait dans ma chambre et m'appelait à voix basse. Je soulevai la tête et ne vis personne. Chose étrange, je ne fus nullement effrayé : au contraire, j'éprouvai un sentiment de réconfort, comme si j'avais eu, à présent, la certitude d'arriver à mes fins ! Je m'habillai promptement et sortis.

XII

LA tempête s'était tue, mais ses ultimes sursauts secouaient encore l'atmosphère. Le jour était à peine levé ; je ne croisais personne, dans la rue, mais apercevais des débris de cheminées, des tuiles, des planches et des branches d'arbres qui jonchaient abondamment le sol... « Pauvres navigateurs ! » me dis-je, en songeant à tous ceux qui avaient passé la nuit en mer. Je pris la direction du port, mais une force irrésistible me fit dévier. Dix minutes plus tard, je me trouvai dans un quartier que je n'avais encore jamais visité. J'avançais sans hâte, mais sans m'arrêter non plus, en proie â une étrange sensation : j'avais le pressentiment de quelque chose d'extraordinaire, d'impossible, mais qui allait s'accomplir en dépit de son invraisemblance.

XIII

ET subitement, tout se réalisa ! À une vingtaine de pas devant moi, j'aperçus le nègre qui était venu retrouver le baron à la terrasse du restaurant. Enveloppé dans sa cape noire, il parut surgir du sol, me tourna le dos et s'éloigna le long de l'étroit passage ! Je voulus la rattraper, mais il pressa le pas et disparut au premier tournant. Je courus à toutes jambes, atteignis le coin de la ruelle et... ô prodige ! Devant moi, une voie longue, étroite et déserte, la brume du matin la couvre d'un voile de plomb que mes yeux réussissent néanmoins à percer... Je la vois toute, jusqu'au bout, et puis compter les maisons... Pas un être vivant, dehors ou à une fenêtre... Le grand nègre a disparu aussi subitement qu'il était venu... Je suis stupéfait, l'espace d'un instant seulement, car une autre impression chasse la première : je reconnais cette ruelle muette et morte ! C'est la rue de mon rêve ! Je frissonne frileusement, car l'aube est glaciale, mais reprend ma marche en avant, sans l'ombre d'une appréhension.

Je cherche autour de moi... Voici la maison, là-bas, à droite, saillant sur le trottoir, avec son portail agrémenté de part et d'autre de cornes de bélier... Les lucarnes ne sont pas rondes, mais rectangulaires... peu importe... Je frappe à la porte... une fois... deux fois... trois fois, de plus en plus fort... Elle s'ouvre lentement, comme une mâchoire qui bâille, et grince sourdement sur ses gonds. Une jeune servante me dévisage, les cheveux ébouriffés, les yeux mal réveillés. Elle s'est à peine levée.

« Est-ce ici qu'habite le baron ? » lui demandai-je.

Pendant ce temps, j'examine la courette... Pas de doute possible, c'est bien cela... les mêmes planches et les mêmes bûches que j'ai vues en rêve.

« Non, me répond-elle. Le baron n'habite pas ici.

— Comment ?... C'est impossible !

— Il n'est plus là. Il est parti hier.

— Où cela ?

— Pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique ! répétai-je malgré moi. A-t-il exprimé l'intention de revenir ? »

La servante me jeta un coup d'œil plein de défiance.

« Je l'ignore... Il se peut que monsieur le baron ne revienne plus jamais.

— Est-il resté longtemps ici ?

— Non, une huitaine de jours à peine. À présent, il n'est plus là.

— Quel est le nom du baron ? »

La jeune fille me fixa d'un air surpris.

« Vous ne savez pas son nom ?... Nous autres, nous l'appelions monsieur le baron, tout court... Eh, Pierrot, viens voir par ici, cria-t-elle en voyant que je faisais mine de franchir le seuil. Il y a là un jeune homme qui me pose des tas de questions ! »

La silhouette gauche d'un gros ouvrier s'avança à travers la courette.

« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que vous voulez ? » me demanda-t-il d'une voix éraillée.

Après m'avoir écouté, maussade, il répéta mot pour mot tout ce que m'avait appris la servante.

« Mais qui est-ce qui habite donc ici ? m'informai-je.

— Notre patron.

— Qui est-ce ?

— Un menuisier. Il n'y a que des menuisiers dans cette rue.

— Pourrais-je le voir ?

— Non. Il dort encore.

— Puis-je entrer dans la maison ?

— Non.

— Est-ce que je pourrai voir votre maître un peu plus tard ?

— Pourquoi pas ? Bien sûr que vous pourrez le voir, comme tout le monde... C'est un marchand. Allez, jeune homme, vous feriez mieux de repasser.

— Et l'autre, le nègre ? » fis-je soudain.

L'ouvrier nous regarda avec stupéfaction, d'abord moi, puis la servante.

« Un nègre ? Quel nègre ? murmura-t-il enfin. Allez, jeune homme, allez. Vous reviendrez une autre fois. Faut que vous voyiez le patron... »

Je m'éloignai. La porte se referma derrière mon dos, brusquement, lourdement, mais sans grincer, comme avant.

Je notai soigneusement la disposition des lieux, mais ne voulus pas encore rentrer chez moi.

J'étais déçu ; il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire, d'inconcevable, pourquoi avait-il fallu que cela se terminât aussi stupidement, en queue de poisson ? Au lieu de retrouver la mansarde que je connaissais bien et mon père, le baron avec sa robe de chambre et sa pipe, j'étais tombé sur un menuisier, un homme comme les autres, que tout le monde pouvait voir, à qui je pouvais même commander des meubles, si cela me chantait…

Et mon père était reparti pour l'Amérique ! Qu'allais-je faire, à présent ? Raconter tout à ma mère ou me taire et effacer en moi jusqu'au moindre souvenir de cette rencontre ?

Décidément, je ne voulais pas admettre que des événements aussi surnaturels eussent pu avoir une fin banale, plate ! J'allai droit devant moi, loin de la ville.

XIV

JE marchais, la tête basse, vide d'idées et de sensations, replié sur moi-même.

Un bruit sourd, égal et irrité me tira de ma rêverie. Je levai la tête et découvris la mer qui grondait à une cinquantaine de pas devant moi. Mes pieds foulaient le sable des dunes. Agitées par les derniers soubresauts de la tempête nocturne, les vagues moutonnaient jusqu'à l'horizon et venaient mourir lentement sur le littoral plat. Je m'avançai légèrement et longeai la lisière que la marée avait tracée sur le sable jaune, semé de débris d'algues, de coquillages et de carex, dont les bizarres serpentins dessinaient des arabesques fantasques. Des mouettes aux ailes pointues surgissaient de l'abîme des flots, voletaient, comme de gros flocons de neige, dans le ciel gris et nuageux, retombaient brusquement, semblaient sauter de crête en crête et se perdaient de nouveau, pareilles à des étincelles d'argent, au milieu des bandes d'écume blanche. Je m'aperçus bientôt qu'il y en avait qui tournoyaient obstinément autour d'une grosse pierre, jetée là comme pour meubler la monotonie de la grève. Des carex grossiers poussaient en touffes irrégulières d'un côté du rocher, et un peu plus loin, là où les tiges échevelées arrêtaient le sable des dunes, une masse sombre, oblongue, arrondie, d'assez faibles dimensions, se profilait en noir sur le fond clair... Je regardai plus attentivement... Pas de doute, il y avait une forme immobile, étendue tout près du roc... Ses contours devenaient plus nets à mesure que je m'en approchais...

Je n'en étais plus qu'à une trentaine de pas à peine...

Un corps humain ; probablement celui d'un noyé, échoué sur la grève.

Je franchis rapidement la distance qui m'en séparait encore.

Le baron !... Mon père !... Je m'arrêtai, pétrifié, comprenant subitement que depuis le réveil j'avais été guidé par une force mystérieuse... Et, pendant quelques instants, il n'y eut rien, dans mon âme, que le murmure régulier de la mer et une terreur muette devant le destin qui avait pris possession de moi...

XV

IL était étendu sur le dos, légèrement de côté, le bras gauche rejeté derrière la tête, le droit replié sous son corps. La vase gluante étreignait ses jambes, chaussées de bottes de marin ; sa veste courte, de couleur bleue, blanchie par le sel, n'était point déboutonnée ; un foulard rouge serrait étroitement son cou. Son visage basané, tourné vers le ciel, semblait ricaner légèrement, et la lèvre supérieure, déformée par le rictus de la mort, découvrait des dents menues et régulières ; les prunelles, éteintes et lavées, se détachaient à peine du blanc des yeux mi-clos ; ses cheveux, maculés d'écume, s'étaient répandus sur le sable, mettant à nu son large front barré d'un trait violacé ; le nez, mince et pointu, tranchait comme une marque d'albâtre sur l'ocre des joues creuses.

La tempête avait fait son œuvre. L'homme ne reverrait plus jamais les rivages de l'Amérique. Celui qui avait insulté ma mère et corrompu toute son existence, mon père — mais oui, mon père ! je n'en doutais plus — gisait à mes pieds, dans la vase. J'éprouvais, en même temps, une intense satisfaction, de la pitié, de la répulsion et de l'horreur… une sorte de double horreur devant ce que je voyais et ce qui s'était accompli. Des impulsions mauvaises, criminelles, comme celles que je vous ai signalées déjà, prenaient possession de mon être et m'étouffaient… « Voilà, me disais-je, voilà à qui je les dois ! »

Sans faire un mouvement, j'observais le cadavre, guettant un éclair dans ses prunelles vitrifiées, un frisson sur ses lèvres bleuies… Rien. Tout était immobile. Les carex eux-mêmes semblaient pétrifiés et les mouettes fuyaient l'endroit où la marée avait rejeté le corps. Pas une épave. L'espace illimité, le vide, le

désert. Seulement lui, et puis moi, et puis la mer qui gronde au loin…

Je regardai de l'autre côté, derrière moi — la même désolation, pas un signe de vie, des collines stupides et inertes. Je ne voulais pas abandonner le corps dans cette vase, en pâture aux poissons et aux oiseaux voraces ; une voix intérieure m'ordonnait d'aller chercher des hommes — comme si je pouvais en trouver dans ce désert ! — de transporter le mort sous un toit… Tout-à-coup, une terreur sans nom s'empara de moi. Il me sembla que ce cadavre savait que je viendrais, qu'il avait organisé lui-même cette ultime rencontre, je crus entendre un ronchonnement sourd et familier… Je m'éloignai de quelques pas… jetai un dernier regard sur mon père… Quelque chose brillait à un doigt de la main gauche… L'alliance de ma mère. Je me souviens encore de ce qu'il m'en coûta de revenir sur mes pas, de subir le contact glacé des doigts immobiles, d'arracher l'anneau, en fermant les yeux, et serrant les dents…

Enfin, je l'ai. Je me jette en avant, à corps perdu, et quelque chose me poursuit et me rattrape…

XVI

TOUTES ces émotions devaient être peintes sur mon visage quand je rentrai chez moi, car ma mère se leva à ma rencontre et me dévisagea avec tant d'insistance qu'après avoir vainement essayé de balbutier quelques paroles confuses, je ne pus que lui tendre l'alliance sans autre explication. Elle pâlit affreusement et ses yeux s'ouvrirent démesurément, immobiles et effrayants, comme ceux de l'*autre*. Puis elle poussa un faible cri, saisit la bague, tituba, tomba sur ma poitrine et se raidit, la tête rejetée en arrière, me regardant de ses yeux de démente.

Je l'enlaçai affectueusement et lui racontai tout, à voix basse, sans me presser : mon rêve, ma rencontre... et tout le reste... Elle m'écouta sans m'interrompre ; seule sa poitrine me parut se soulever plus fort, tandis que ses yeux retrouvaient la vie.

Lorsque je m'arrêtai, elle passa l'alliance à son annulaire et se mit en devoir de chercher son chapeau et sa mantille. Comme je lui demandais où elle avait l'intention de se rendre, elle me dévisagea avec surprise, essaya de répondre, mais en vain, tressaillit à plusieurs reprises, se frotta les mains, comme pour se réchauffer, et proféra enfin, avec effort :

« Allons... là-bas !

— Où cela, mère ?

— Sur la grève... Je veux le voir... Je dois le voir... Il faut que je l'identifie... »

Je tâchai de la dissuader, mais elle fut prise d'une véritable crise nerveuse et je dus me soumettre.

XVII

ME voici de nouveau sur la dune, mais je ne suis plus seul. Le bras de ma mère s'appuie sur le mien. Le flot a battu en retraite et va se taire, mais son grondement assourdi est toujours aussi terrible et maléfique. Voici le rocher et les carex. Je cherche des yeux la masse oblongue, et ne vois rien. Nous approchons et je raccourcis, malgré moi, mes pas... Où donc est l'homme mort ?... Seules, les tiges des carex se profilent sur le jaune du sable, déjà sec.

Le rocher... Point de cadavre... Mais la grève a gardé l'empreinte du corps, des bras, des jambes... Alentour, les carex ont été foulés et l'on distingue des traces de pas qui traversent la dune et se perdent soudain dans les roches de silex.

Nous échangeons un regard, et chacun est effrayé de ce qu'il lit sur le visage de l'autre...

N'a-t-il pas réussi à se relever et à partir ?

« Pourtant, il était bien mort, n'est-ce pas, quand tu l'as vu ? » me demanda ma mère, à voix basse.

Je ne pus que secouer la tête affirmativement. Il ne s'était pas passé trois heures depuis que j'avais découvert le corps du baron... Quelqu'un l'avait-il emporté ?... Dans ce cas, il fallait absolument le retrouver, savoir ce qu'il était devenu.

Mais, tout d'abord, je devais m'occuper de maman.

XVIII

PENDANT que nous marchions, la fièvre l'avait reprise, mais elle avait réussi à se dominer. La disparition du corps la terrassa définitivement, et je craignis pour sa raison.

À grand-peine, je la ramenai à la maison, la fis mettre au lit et convoquai d'urgence le médecin. Aussitôt revenu à elle, ma mère exigea que je me misse immédiatement à la recherche de « cet homme ». Je m'exécutai, mais n'obtins aucun résultat en dépit de tous mes efforts. Je me rendis à plusieurs reprises au commissariat, entrepris des investigations dans tous les villages avoisinants, fis passer des annonces dans les journaux, mais en vain.

J'appris en fin de compte que le corps d'un noyé, échoué sur la grève, avait été transporté dans un petit hameau des alentours. Je m'y précipitai, mais arrivai trop tard : on l'avait déjà mis en terre, et d'ailleurs le signalement du mort ne correspondait pas à celui de mon père.

D'autres renseignements m'apprirent que le navire à bord duquel le baron aurait du prendre place serait parvenu à destination, bien qu'on l'eût cru perdu pendant assez longtemps. Ne sachant plus quoi entreprendre, je me rejetai sur le nègre et lui offris une forte somme, par le truchement des journaux, s'il consentait à se faire connaître.

Un jour que j'étais absent, un grand nègre, drapé dans une cape noire, se présenta chez nous, mais s'éloigna après avoir posé quelques questions à la servante et ne revint plus jamais.

Je perdis toute trace de... mon père, irrémédiablement disparu dans la nuit et le silence.

Nous ne parlâmes plus jamais de lui avec maman. Une fois seulement, elle me demanda pourquoi je ne lui avais pas raconté mon rêve plus tôt et ajouta presque immédiatement : « Donc, il est vraiment... » sans aller jusqu'au bout de sa pensée.

Maman resta longtemps malade. Après sa guérison, nos relations ne redevinrent plus les mêmes que par le passé. Elle se sentait gênée en ma présence — gênée, c'est bien le mot — et ce sentiment ne la quitta plus jusqu'à son dernier souffle. Et je ne pouvais pas l'aider.

Certes, le temps efface tout, et les souvenirs les plus tragiques finissent par perdre leur force ; mais si une sensation de gêne s'est établie une fois entre deux intimes, plus rien ne peut la dissiper !

Je n'ai plus revu le songe qui m'effrayait tant et ne «cherche » plus mon père. Toutefois, il m'arrive encore d'entendre, quand je dors, de lointains gémissements, des plaintes lancinantes, qui retentissent derrière un mur, que je ne puis escalader, et me déchirent le cœur. Je pleure, les yeux fermés, et ne puis comprendre si c'est un homme qui sanglote ou la mer qui hurle à la mort, irritée... Soudain, le son devient un ronchonnement grognon — et je me réveille, la terreur dans l'âme.

1876.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Mars 2005
—

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.